

enchevêtrées. Sa troisième annexe présente une hypothèse de rapprochement entre la cosmogonie sous-jacente des *Hymnes* de celles que l'on trouve dans d'autres textes orphiques, et notamment dans les *Rhapsodies* de Hieronymos (p. 691-700). Enfin, dans sa quatrième annexe, elle recense les nombreuses allusions au meurtre de Dionysos par ses frères ; cet épisode, pourtant typique de l'orphisme, n'est nulle part raconté clairement dans les *Hymnes* (p. 703-709). À la fin de l'ouvrage, on trouve une liste des hymnes, avec leur nombre de vers et les offrandes qui leur sont associées (p. 717-719), un lexique de toutes les épithètes présentes dans les *Hymnes* (p. 721-754), ainsi qu'un index général (p. 755-771). J'ai été surprise de trouver la date de composition – fin du II^e s., début III^e s. apr. J.-C. – seulement à la p. XXIX ; il aurait été intéressant de l'évoquer plus tôt, par exemple dans le paragraphe consacré à Orphée, étant donné les siècles qui séparent cette date du personnage auquel ils sont attribués. La présence d'une hypothèse de *stemma codicum* aurait aussi permis au lecteur de mieux visualiser les considérations de l'éditeur sur la tradition manuscrite (p. XXXIV-XXXVI). Mais ce ne sont là que des détails mineurs : ce nouveau recueil constituera sans doute l'édition de référence des *Hymnes orphiques* ; sa configuration générale et ses index la rendent pratique à utiliser. Résultat d'une étude complète et précise, elle permettra au lecteur d'apprécier ces *Hymnes* à leur juste valeur. – Marion DAPSENS

Stephen HALLIWELL, *Between Ecstasy and Truth. Interpretations of Greek Poetics from Homer to Longinus*, Oxford, University Press, 2012, 14,5 x 22, XII + 419 p., rel. £ 75, ISBN 978-0-19-957056-0.

Extase : le charme de la poésie, son enchantement, qui nous sort de nous-mêmes. Vérité : ce que la poésie apporte, ses liens avec la réalité, sa vraisemblance aussi (qui ne s'oppose pas vraiment à la fiction, p. 11-12). L'A. débute avec Hésiode (*Travaux*, 26-28 ; etc.) et ... Thucydide (II, 41, 4). Ensuite, au fil des chapitres, un choix d'auteurs. Homère met en avant l'inspiration divine (les Muses) et les charmes du chant, qui embellit et transforme l'action humaine (chap. 2). L'hésitation d'Aristophane entre Eschyle et Euripide (*Grenouilles*) traduit la difficulté d'expliquer le charme poétique (chap. 3). Le chapitre 4 cherche les raisons de la répulsion-attraction de Platon pour la poésie. Deux points sur Aristote au chapitre 5 : les liens entre émotion et connaissance par la μίμησις ; ensuite, la καθαρισις, sous l'éclairage de la *Politique* (1341a 23 et 1341b 38 - 1342a 27, sur la musique) : elle est une transformation des émotions et des passions en plaisir (esthétique ou du spectacle), un soulagement. Au chapitre 6, on voit Gorgias illustrer ce à quoi donne accès la poésie, tout comme le λόγος en général et les arts figurés (*Éloge d'Hélène*, 18-19). Isocrate se défiait de la poésie, vu son inutilité pratique : on s'apitoie au théâtre, mais non dans la vie réelle ; l'enseignement rhétorique est préférable. Isocrate reconnaît cependant la séduction de la poésie et sa prose est rythmée comme des vers. Pour Philodème de Gadara, dont l'importance grandit au fur et à mesure du déchiffrement des papyrus, l'A. axe son étude sur une comparaison avec A. E. HOUSMAN (« The Name and Nature of Poetry », conférence du 9 mai 1933 = *Collected Poems and Selected Prose*, Londres, 1988, p. 349-371). Enfin, dans *Du sublime*, l'A. voit une fusion d'*ecstasy* et *truth* (chap. 7). Le sujet du livre était immense ; méthodologiquement, il était valable de se limiter à quelques auteurs et d'élargir l'horizon par des rapprochements. Mais on referme le livre en songeant à ceux qui n'ont point eu part au débat (sans parler des auteurs latins, exclus par le sous-titre). Le livre est une bonne étape. – B. STENUIT.

Mariella BONVICINI, *Il novus libellus di Catullo. Trasmissione del testo, problematicità della grafia e dell'interpunzione* (Quaderni di «Paideia», 15), Cesena, Stilgraf, 2012, 17 x 24, 183 p., br. EUR 32, ISBN 88-96240-15-1.

Déjà Aulu-Gelle se plaignait *de corruptis exemplaribus* (VI, 20, 6) de Catulle. Lui font un écho assourdissant des copistes de la fin du Moyen Âge et la tradition indirecte n'est pas toujours fiable. Ces problèmes ardues sont l'occasion, dans le premier des chapitres (non numérotés), d'une histoire de la transmission des textes antiques (l'ouvrage s'adresse à des étudiants). On revient ensuite (p. 32 et s.) à Catulle : le travail critique de C. Salutati sur R (ms. de 1375 environ) ; l'archétype perdu (V, vers 1300) ; les mss en notre possession, tous des *recentiores*, avec la difficulté à distinguer entre une correction humaniste et une leçon venant d'une autre source, perdue (et peut-être meilleure) ; les premières éditions imprimées. Le chapitre suivant s'attache aux problèmes de graphie du texte de Catulle : absence de normes à Rome ; évolution de l'écriture et de la langue ; des archaïsmes disparaissent au I^{er} s. av. J.-C., mais le siècle suivant en réintroduit. Après un rappel opportun du débat sur les critères de graphie des éditions critiques (*Revue des études latines*, 1924), les tendances actuelles sont résumées (p. 50). L'A., dans la ligne de V. Cremona (p. 51-53), analyse chez Catulle le vocalisme (*a / e* : *iniacta* ou *iniecta* ? etc.), le *h* initial et intérieur (la tendance populaire à le supprimer n'est pas partagée par les lettrés), le consonantisme (*l / ll* : la cause métrique ne joue pas d'office ; *c / k / q*, *immemor / inm-*, etc.). L'A. conclut prudemment sur l'inexistence de critères vraiment objectifs. Un autre chapitre observe la graphie dans les éditions modernes de Catulle et plus particulièrement dans onze éditions, à partir d'Ellis (1904). Tendance conservatrice et manque de confiance dans les mss expliquent les oppositions entre les éditeurs (bon exemple avec *quom*, p. 75). L'A., un rien dubitative, se rallie à Mynors (1958), qui élimina des fautes médiévales et des archaïsmes anachroniques. Pighi (1961 et 1974) a lui aussi uniformisé, mais ... sur d'autres critères. Dernier chapitre, la ponctuation, formalisée par les Alexandrins, son évolution ; des signes diacritiques étaient courants, au moins dans les pratiques scolaires. Saint Jérôme inaugure l'écriture par *cola* et *commata*. Survol des siècles suivants : les signes sont divers, sans homogénéité et donc contradictoires d'un livre à l'autre. Vint Alde Manuce : la ponctuation s'uniformisa, proche de la nôtre. Une collection d'illustrations et une bibliographie détaillée terminent cet ouvrage d'initiation, utile et agréable. – B. STENUIT.

Philippe LE DOZE, *Mécène : ombres et flamboyances* (Collection d'études anciennes. Série latine, 78), Paris, « Les Belles Lettres », 2014, 16 x 24, 306 p., br. EUR 45, ISBN 978-2-251-32892-8.

Homme de l'ombre et diplomate efficace, Mécène acquit la gloire quand son nom devint l'antonomase de la protection des lettres et des arts. Le personnage était pourtant complexe et secret, provoquant parfois, anxieux et jouisseur (d'où les sarcasmes de Sénèque). Sur le plan heuristique, il faut « s'éloigner de lui pour le retrouver » (p. 14), interroger ses relations, ce que les autres ont dit de lui. L'ouvrage est organisé en trois parties. La première s'attache au politique. Les années 31-29 sont les meilleures. Bien qu'épicurien et indépendant jusqu'à l'excentricité, Mécène s'engage auprès d'Octavien et pour le retour de la paix. La suite est plus « floue » (p. 73) ; toutefois, l'A. réfute l'idée d'une disgrâce, spécialement autour des années 23-22. En effet, Mécène et Agrippa étaient rivaux, mais non ennemis ; pour Murena le conjuré, Mécène plaida la clémence, mais sans l'avoir averti qu'il était « grillé » (p. 92 et s.). La seconde partie peint le protecteur des lettres latines. Martial a tout dit : « Qu'il y ait des Mécènes et les Virgiles, ô Flaccus, ne manqueront pas » (VIII, 55, 5). Mécène réfléchit au but de la paix enfin revenue. Comment les peuples seront-ils traités (tant les abus sont récurrents) ? Promouvoir les valeurs (grecques pour la plupart) d'une civilisation relève aussi des poètes et des artistes, qui ne furent pas instrumentalisés (p. 132) ; c'est aussi une question d'identité (p. 130 et s.). « Singularités » est le titre de la troisième partie. L'A. analyse les portraits antithétiques de son héros chez Sénèque et dans les *Élégies à Mécène*. Le cercle de Mécène, quant à lui, était plutôt un cénacle d'inspiration épicurienne ; l'A. tire un de ses arguments d'Horace (*Sat.*, I, 5) qui, effectivement, n'évoque que des relations amicales et des incidents mineurs au cours du voyage à Brindes ; nous